

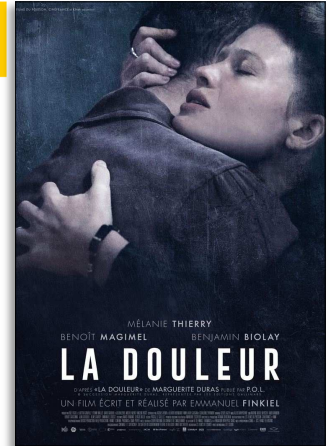
Semaine du 7 février 2018



Séance Ciné Café : le mardi 13 février à 14h00. Tout public - Conseillé à partir de 12 ans.

Franç. (Durée : 2h06). Drame d'Emmanuel Finkiel avec Mélanie Thierry, Benoît Magimel, Benjamin Biolay...

Jun 1944, la France est toujours sous l'Occupation allemande. L'écrivain Robert Antelme, figure majeure de la Résistance, est arrêté et déporté. Sa jeune épouse Marguerite, écrivain et résistante, est tiraillée par l'angoisse de ne pas avoir de ses nouvelles et sa liaison secrète avec son camarade Dyonis. Elle rencontre un agent français de la Gestapo, Rabier, et, prête à tout pour retrouver son mari, se met à l'épreuve d'une relation ambiguë avec cet homme trouble, seul à pouvoir l'aider. La fin de la guerre et le retour des camps annoncent à Marguerite le début d'une insoutenable attente, une agonie lente et silencieuse au milieu du chaos de la Libération de Paris.



DURAS AU PLUS FORT DE «LA DOULEUR»
Dans cette superbe adaptation du roman autobiographique de l'écrivaine, Emmanuel Finkiel recrée l'atmosphère inquiète de la Libération de Paris.

Comment ça se filme, l'attente ? Et la ritournelle des pensées qui s'emballent pendant l'attente, les mêmes phrases qui reviennent, la même scène imaginaire obsédante de retrouvailles assurément illusoire, aussi insistants, aiguisés, tenaces et perfides que soient le mirage et l'imagination ? Comment tient-on un film sur ce fil, celui de l'oscillation entre l'espoir le plus indestructible, et la certitude qu'il faut en finir, cesser de croire que lui, Robert Antelme, le mari, reviendra un jour (d'où, on ne sait pas encore), quitte à se tuer pour éradiquer cet élan d'optimisme qui ne cesse de pousser, comme l'herbe mauvaise entre deux dalles ? Comment ça se représente et ça s'entend, une personne ayant réellement existé, Marguerite Duras, voix et visage connus, saccades dans la diction reconnaissable entre toutes, sans aucun ridicule, ni grimace, ni caricature ? Si on se pose toutes ces questions en regardant la Douleur, le film d'Emmanuel Finkiel d'après le récit de Marguerite Duras publié en 1985 chez P.O.L., c'est bien sûr parce que chaque plan de cette adaptation y répond magistralement. Comment ? En choisissant notamment de nous faire partager la synesthésie du personnage de Marguerite, tout à son obsession, et on voit donc Paris avec ses yeux, on entend son brouhaha et la rumeur de l'époque avec ses oreilles. On est enfermé avec elle, dans elle, qui ne perçoit le dehors que lorsque ses écouteils s'ouvrent, c'est-à-dire jamais uniformément. C'est par l'usage de longues focales - qui annulent la profondeur de champ et donnent de l'épaisseur aux différentes couches de flou qui l'entourent - qu'on accède aux perceptions visuelles de Marguerite isolée, alors même que la plupart des plans sont archi bondés. Et c'est par le son que le hors-champ de l'histoire en train de se faire nous arrive par rafales, ainsi que les bruits de la peur.



Subtilité.

Car c'est l'autre intense qualité du film : réussir à capter une époque, la restituer, d'abord par les sens, ce qui explique que le spectateur se sente constamment au présent, et que cette reconstitution de la poignée de mois qui vont de la fin de la Seconde Guerre mondiale à la Libération, aussi méticuleuse soit-elle, n'apparaisse jamais de carton-pâte. Et cependant, de la couleur d'un rouge à lèvres à celui de la tenture murale chez Marguerite, tout vise l'exactitude, il n'y a aucune désinvolture.

On est donc au plus près de Marguerite, visage en très gros plan ; c'est ainsi que le film s'ouvre, et d'emblée il n'y a aucune bizarrerie à voir Duras jeune sous les traits et l'allure de Mélanie Thierry, alors même que les deux femmes ne se ressemblent pas. On entend des bribes du récit de Duras, en off, et c'est sa voix intime, son monologue intérieur, qui nous est donnée. C'est avec infiniment de subtilité que l'actrice laisse parfois voir sur son visage des

expressions propres à Duras. Un exemple ? Plus tard, Marguerite est au restaurant le Saint-Georges, avec Rabier, agent de la Gestapo (Benoît Magimel, parfait dans le rôle de l'homme qui joue de son pouvoir, et se fait piéger à son tour). Elle boit, l'ivresse légère anesthésie l'angoisse, elle baisse les yeux et relève la tête pour raconter à Rabier, qu'elle séduit, une histoire de sixième sens face au danger, et à cet instant, dans l'expression bravache de l'actrice, c'est Duras qu'on voit entièrement, à travers Marguerite, personnage de fiction.

Survivants.

On ne quittera donc quasiment jamais Marguerite, mais il ne faudrait pas croire que le film la laisse seule (et nous avec) et n'ait pas l'audace de représenter Dionys Mascolo -l'amant de Duras et ami d'Antelme -, ici macho et protecteur : «Vous commencez à sentir, allez vous laver», et Benjamin Biolay se l'approprie formidablement en jouant de son charme un peu monolithique. Ou encore, même, François Mitterrand, dit Morland (Grégoire Leprince-Ringuet), qui le premier, apporte des nouvelles de Robert Antelme mourant (Emmanuel Bourdieu), parmi les cadavres. Il y a donc l'événement de la Libération de Paris, sa gaité extraordinaire, et simultanément, la découverte de l'extermination des Juifs, et avec elle, des survivants qui arrivent en grappes, mais au compte-gouttes, gare d'Orsay. Le film n'a pas peur de se confronter à la représentation des déportés, joués par des figurants qu'il a bien fallu trouver. Leur donner un corps, un teint de peau, une allure, un regard, un décharnement, sans sombrer dans l'ignominie ou l'obscénité : c'est aussi une gageure, et il nous semble que le film parvient à montrer l'impression fantomatique et irréelle du groupe de gens venus d'un ailleurs encore inconcevable. Et puis il y a la foule de Paris, qu'on voit ou entend, selon l'état de Marguerite, et ce plan-séquence formidable, long travelling latéral, d'une traversée nocturne de Paris au côté des bals de la Libération silencieux. A travers ce jeu de mille-feuilles sensoriel, le film est aussi politique, il montre les équipes gaullistes se mettre en place, les funérailles nationales de Roosevelt, tandis que «le deuil du peuple, lui, ne se porte pas», constate Marguerite.

Anne Diatkine, Libération.

Emmanuel Finkiel adapte ce récit d'une manière qu'on pourrait qualifier de tout à fait durassienne, dans le sens où elle est aussi fidèle que libre, et en dernière analyse le phagocyte et se l'approprie.

Jean-Loup Bourget, Positif.

Tout public - Conseillé à partir de 13/14 ans. 9 Prix dont celui du Meilleur film dramatique aux Golden Globes 2018. En VOST.

Brit. (Durée : 1h56). Comédie dramatique de Martin McDonagh avec Frances McDormand, Woody Harrelson, Sam Rockwell...

Après des mois sans que l'enquête sur la mort de sa fille ait avancé, Mildred Hayes prend les choses en main, affichant un message controversé visant le très respecté chef de la police sur trois grands panneaux à l'entrée de leur ville.

UN RAPE AND REVENGE HUMANISTE

Martin McDonagh rentre dans la cour des grands en signant une fresque mélodramatique qui interroge sur les notions de justice et de pardon dans une Amérique rongée par la haine et la violence, et ce sans jamais se montrer moralisateur.

Ses deux premiers longs-métrages ayant été des comédies d'action survoltées (Bons baisers de Bruges et 7 Psychopathes, deux films à l'esprit so british), il était difficile d'imaginer Martin McDonagh s'aventurer dans le domaine du drame psychologique et de la peinture du midwest américain. C'est pourtant la meilleure définition que l'on puisse donner à 3 Billboards, son troisième opus. En plus de s'être séparé de son acteur fétiche, Colin Farrell, McDonagh change donc radicalement de registre et oriente sa réalisation vers une mise en scène bien plus sobre, mais non moins maîtrisée. Le seul postulat de son scénario n'annonce aucunement un divertissement puisqu'il adopte le point de vue d'une femme qui souffre d'avoir perdu, quelques mois plus tôt, sa fille, victime d'un crime odieux. Cette femme, Mildred Hayes, magistralement interprétée par Frances McDormand, va essayer de relancer l'enquête sur le meurtre en interpellant la police, via des panneaux publicitaires. Ce seul point de départ pose les bases d'une longue interrogation sur la responsabilité de chacun face à un tel événement.

Contrairement à ce que nous vend le titre français du film, c'est moins la vengeance de cette mère éplorée que la question de la culpabilité qui est au cœur de ce récit passionnant. Sa culpabilité à elle, d'abord, puisque l'on comprend vite que sa vie est brisée, rongée par les regrets d'avoir pu être une mauvaise mère et d'avoir poussé sa fille vers le drame qui lui a coûté la vie. Mais aussi et surtout la culpabilité qu'elle impute à Bill Willoughby, le chef de la police locale de ne pas avancer dans ses recherches. Incarné par le toujours charismatique Woody Harrelson, ce chef de la police est un personnage très apprécié dans la ville, transformant le geste de Mildred en scandale public. La crispation qui en

naît alors permet au Britannique McDonagh s'observer de près la place toute particulière que peuvent avoir les forces de l'ordre au sein de la société américaine pour mieux en vanter le caractère indispensable tout en dénonçant les pires travers.

Le personnage qui incarne le mieux l'ambiguïté du rapport des Américains à leur police est celui incarné par Sam Rockwell (qui, comme Harrelson, était déjà présent dans 7 Psychopathes), qui apparaît -dans un premier temps au moins- comme un individu particulièrement détestable. Une prestation si antipathique qu'elle rappelle son personnage de Wild Bill dans La Ligne Verte. Contrebalançant l'apparence bienveillance du chef Willoughby, la violence de ce redneck alcoolique et raciste semble donner raison aux torts que Mildred reproche à la police. Et pourtant, le récit s'interdit tout manichéisme facile, le comportement de cette mère courage étant lui aussi plus d'une fois moralement condamnable. Les rapports de force qui régissent ce thriller relèvent tous d'une sincérité loin des schémas scénaristiques artificiels classiques, ce qui en fait avant tout un mélodrame bouleversant et humain, au sein duquel les quelques touches d'humour noir sont parfaitement incorporées.

Le long métrage profite, en plus de son casting irréprochable et de son scénario intelligent, d'une magnifique bande-originale signée Carter Burwell. L'ambiance musicale qu'il accole à cette peinture de l'Amérique contemporaine en renforce plus encore le réalisme et le capital sympathie. La façon qu'a le film de bouleverser la notion de vengeance, pour mieux en remettre en question le bien-fondé, en fait une œuvre majeure, dans ce sens où elle prend à contre-pied une longue tradition de revenge movies. Depuis longtemps, le cinéma américain nous a appris que la violence est la meilleure arme pour rendre justice. Martin McDonagh en est moins convaincu et a trouvé là une façon magistrale pour nous faire partager ses doutes.

Julien Dugois, aVoir-aLire.com.

FRANCES MCDORMAND, WOODY HARRELSON ET SAM ROCKWELL DANS UNE CHRONIQUE DE L'AMÉRIQUE, SA JUSTICE ET SA MORALE.

En trois films, l'Anglais Martin McDonagh a doucement apprivoisé le cinéma américain. D'abord il en a emprunté les codes pour son euro-thriller BONS BAISERS DE BRUGES ; ensuite, il a réalisé une comédie californienne – 7 PSYCHOPATHES – en la saupoudrant d'euro-trash ; enfin, aujourd'hui, il s'attaque au pur western moderne et bouseux avec 3 BILLBOARDS... non sans garder avec l'Amérique une distance qui lui permet d'être dans l'observation franche et brutale du pays. Il s'autorise un humour malaisant, la grossièreté, mais jamais la vulgarité. Car si McDonagh juge avec violence l'Amérique, il n'en garde pas moins une grande affection pour ses personnages. Il ne rit jamais d'elle à ses dépens. Chaque éclat

de rire est un peu tragique. Dès ses prémices, le film sonne terriblement juste : à Ebbing, dans le Missouri, Mildred (Frances McDormand) va louer trois panneaux publicitaires grâce auxquels elle va mettre en accusation Willoughby, le shérif de la ville (Woody Harrelson). La fille de Mildred a été violée et assassinée, mais personne n'a jamais été arrêté. Pour obtenir justice, Mildred, dont le cœur s'assèche de jour en jour, ne fera pas dans le sentiment. Sa souffrance est bouleversante mais ses allures de vigilante en salopette, aux répliques cinglantes et à la main leste, sont désopilantes. Une galerie de personnages folkloriques va l'aider dans sa quête de coupable, en échange de regards noirs et d'insultes, mais toute la magie du film est là : malgré son comportement odieux, et même si elle n'est pas tout à fait défendable, connaître Mildred est un privilège. Car par son extraordinaire entêtement et par sa manière aveugle de se tenir droite face aux autorités, Mildred est le symbole de l'Amérique oubliée qui

se révolte. L'analogie n'est pas finaude – surtout quand Martin McDonagh rassemble dans le cadre une femme d'un certain âge, un Afro-américain et une personne de petite taille (Peter Dinklage, formidable) face à un flic aussi bête que méchant (Sam Rockwell). Mais elle a un pouvoir ultra-galvanisant. 3 BILLBOARDS gronde d'une colère immense, contre le racisme, l'injustice, l'indifférence et la misogynie qui gangrènent le pays. McDonagh filme les patelins américains parfois jusqu'à la caricature en laissant craindre une apologie de la justice sauvage. C'est son côté punk qu'il laisse infuser dans la philosophie des culs terreux... Mais jamais, il ne laisse les bas instincts prendre le dessus et il rattrape toujours ses embaardées populistes avec un humanisme habile et malicieux. Fort en gueule, retors, 3 BILLBOARDS a surtout beaucoup de cœur et pas moins de jugeote.

Emmanuelle Spadacenta, Cinema teaser.

Geoffrey Créte - Ecran Large

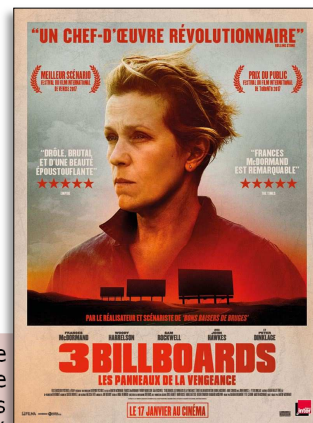
"3 Billboards" est comme l'éblouissante Frances McDormand : terriblement drôle, profondément touchant, parfaitement humain. La preuve définitive, après notamment "Bons baisers de Bruges", que Martin McDonagh est un génie dans l'art de manier le rire et les larmes.

Yann Tobin - Positif

McDonagh conjugue pour nous les plaisirs de la familiarité et de la surprise, de l'intelligence et de l'émotion, de l'humour et de la gravité, de la beauté plastique et de l'exigence du propos. Voilà un film novateur, audacieux et c'est déjà un classique.

Pierre-Simon Gutman - Les fiches du cinéma

Martin McDonagh revient avec un drame sur une femme endeillée et réclamant justice. Si le film, par son mélange habile entre noirceur et absurde, évoque les frères Coen, il se distingue surtout par la complexité de ses protagonistes.



En version originale et sous-titrée - Tout public - Conseillé à partir de 11/12 ans.

Amér. (Durée : 1h41). Drame de Woody Allen avec Kate Winslet, James Belushi, Justin Timberlake...

Wonder Wheel croise les trajectoires de quatre personnages, dans l'effervescence du parc d'attraction de Coney Island, dans les années 50 : Ginny, ex-actrice lunatique reconvertie serveuse ; Humpty, opérateur de manège marié à Ginny ; Mickey, séduisant maître-nageur aspirant à devenir dramaturge ; et Carolina, fille de Humpty longtemps disparue de la circulation qui se réfugie chez son père pour fuir les gangsters à ses trousses.

Drame poignant d'une existence ratée, spectacle de cinéma total où la délicate photographie, les décors majestueux et les acteurs au diapason, sont célébrés avec maestria, Wonder Wheel est encore un grand film sur les femmes par le désormais pourtant très contesté Woody Allen, qui n'en demeure pas moins l'un des plus grands artistes du XXe siècle, certes, mais également, et on ne le dira pas assez du XXI siècle, puisqu'il célèbre ici son 18e long métrage depuis l'an 2000 ! Chapeau bas.



Doit-on jeter l'opprobre sur maître Allen ? Les accusations sont graves et loin de nous la volonté de les minimiser, mais à notre niveau, nous laisserons les tribunaux de justice faire leur boulot, avant de se laisser tenter par une vocation émotionnelle de juge dans une affaire familiale que nous ne maîtrisons sûrement pas.

Le 18e film de Woody Allen pour ce XXIe siècle, lui, ne fait aucun doute. A quatre-vingt-deux ans, le cinéaste, éternellement revigoré par la fraîcheur de son cinéma, déborde d'inspiration et réussit encore une fois l'exploit de se renouveler, avec un nouveau portrait de femme des plus équilibrés, et donc des plus pertinents. La romance est ici dramatique, avec ses airs de films d'époque ou les gangsters font irruption, comme dans certains classiques du monsieur.

Son portrait d'une épouse dépressive dans l'Amérique idyllique des années 50, qui respire un bonheur technicolor, ne se veut pas être une diatribe virulente à l'égard d'une époque, ni un portrait lisse d'un femme bonne dans un monde qui ne lui laisse aucun autre choix que d'en être l'inéluctable victime. Et pourtant, le synopsis vibre bien d'une fibre féministe éloquentes alors que l'auteur qui aimait les femmes affronte le courroux de ces dernières, y compris celui de ses propres interprètes, Kate Winslet, par exemple, révélant deux jours avant la sortie française de Wonder Wheel, regretter certains choix de carrière et certaines rencontres cinématographiques. La dame a joué chez Polanski, chez Allen et les remises en question sont donc légitimes, dans le contexte actuel. D'autres l'ont précédée : Greta Gerwig, Rebecca Hall, Ellen Page...

Pour notre part, on ne regrettera rien le choix de casting de Kate Winslet. En la star de Titanic, Allen choisit une carte maîtresse, un jeu total, tout en subtilité, capable de témoigner des différentes facettes de l'âme humaine. La comédienne trop souvent abonnée aux rôles bourgeois, investit cette fois-ci la classe moyenne inférieure, prêtant ses traits à une comédienne ratée, serveuse dépendante de son époux pour qui elle a perdu la flamme. Elle campe donc le stéréotype de la victime éprouvée par le fil conducteur d'une vie déçue et sans issue reluisante. Toutefois, la femme est ici aussi actrice de ses erreurs, Kate Winslet pare aussi son personnage d'une colère assourdissante et d'une jalousie qui la pousse à des crises peu reluisantes et à des décisions fatales. Son amour passionnel et adultère pour son jeune amant, joué par Justin Timberlake, dont Winslet écrase littéralement le jeu fade, a irrémédiablement une dimension tragique, antique et shakespearienne, entre les personnages de Médée et de Lady Macbeth, sans toutefois se résigner aux sombres desseins de ces deux comparaisons, car après tout, Allen, fin psychologue, sait aussi approfondir ses douleurs pour également dégager le meilleur et l'universel de ce personnage passionnant.

Avec son décor et sa photographie qui convient à des rêves de cinématographies délicieusement datées, la petite musique de maître Allen résonne avec force à nos oreilles. En fin de carrière probable de par son âge, et des difficultés de financements et de distribution auxquelles il va être confronté à l'avenir, Allen livre une nouvelle oeuvre majeure dans une filmographie de quarante-six films et des poussières sur plus de cinquante ans. Tout simplement une carrière à la Alfred Hitchcock, ni plus ni moins, dans des univers pourtant diamétralement différents.

Frédéric Mignard, avoirlire.com



Franck Garbarz - Positif

Avec cette variation tragique à la théâtralité assumée qui évoque Tennessee Williams et Eugene O'Neill, Woody Allen prolonge les réflexions sur le hasard et le destin de ses récents opus (...) en plongeant quatre personnages dans un Coney Island sublimé par la lumière de l'incomparable Vittorio Storaro.

Thomas Baurez - Studio Ciné Live

Dans ce drame lumineux, Woody Allen n'a jamais été aussi proche de Tchekhov.

Jean-Christophe Ferrari - Transfuge

Conduit par une narration précise et virtuose, assumant magistralement sa facture théâtrale, éclairé des couleurs chaudes et éclatantes conçues par le grand Vittorio Storaro ("Apocalypse Now", "1900"), porté par l'interprétation incandescente d'une actrice d'exception, Wonder Wheel évoque aussi bien les grands mélodrames de Douglas Sirk que l'expressionnisme lyrique de Bertolucci.

Jean-Baptiste Morain - Les Inrockuptibles

"Wonder Wheel" n'est sans doute pas le plus grand film de Woody Allen (...) mais il possède un atout extrêmement important : Kate Winslet, tout aussi géniale que l'était Cate Blanchett dans "Blue Jasmine".

La Rédaction - Le Point

Un très bon cru du réalisateur new-yorkais.

Louis Guichard - Télérama

Dans Blue Jasmine, la solidité et l'ironie irréductibles de Cate Blanchett amortissaient la cruauté du cinéaste. Kate Winslet, actrice marquée par le romanesque de son film phare, Titanic, ne possède pas le même bouclier invisible. Elle impressionne autrement, par l'état limite de vulnérabilité où la fiction l'entraîne.

Semaine du 28 février 2018

Franç. (Durée : 2h17). Drame de Xavier Giannoli avec Vincent Lindon, Galatea Bellugi, Patrick d'Assunção...

Jacques, grand reporter pour un quotidien français reçoit un jour un mystérieux coup de téléphone du Vatican. Dans une petite ville du sud-est de la France une jeune fille de 18 ans a affirmé avoir eu une apparition de la Vierge Marie. La rumeur s'est vite répandue et le phénomène a pris une telle ampleur que des milliers de pèlerins viennent désormais se recueillir sur le lieu des apparitions présumées. Jacques qui n'a rien à voir avec ce monde-là accepte de faire partie d'une commission d'enquête chargée de faire la lumière sur ces événements.

LA NAISSANCE DU FILM

Le metteur en scène Xavier Giannoli revient sur la genèse du projet L'Apparition :

"J'avais depuis longtemps le désir de savoir où j'en étais par rapport à la question religieuse, à la foi... Je crois que ce questionnement traverse plusieurs de mes films, à commencer par À l'Origine où il était question de promesses et de mensonges, d'autoroute qui n'allait nulle part et à qui tout le monde voulait croire. J'ai eu besoin de me recentrer sur la part la plus intime de ces sujets et un jour j'ai lu un article de presse sur les mystérieuses « enquêtes canoniques ».

Je savais que l'Eglise réunissait parfois des commissions d'enquête sur des faits supposés surnaturels comme des guérisons miraculeuses ou des apparitions. Ces commissions d'enquêtes canoniques ne sont pas forcément constituées de religieux. On peut y rencontrer des médecins ou des historiens auxquels un évêque demande de rassembler des témoignages et des faits précis afin de pouvoir décider s'il s'agit d'une imposture... ou pas. Ce point de vue d'une enquête documentaire sans complaisance sur des preuves supposées de l'existence de Dieu correspondait à ce que je ressentais alors dans ma vie, au doute essentiel qui était devenu le mien. Ce doute est devenu une force de vie et de cinéma."



TOURNAGE EN SYRIE

Xavier Giannoli a tourné une partie de L'Apparition dans le plus grand camp de réfugiés du Moyen-Orient, à la frontière syrienne

LE CHOC DES CIVILISATIONS

Xavier Giannoli avait besoin de se réapproprié ces questions sur la Foi loin des clichés de représentations médiatiques, des débats sur le choc des civilisations, le retour du religieux et le dévoiement intégriste ou encore l'Eglise et ses scandales. Il s'agissait d'abord pour le cinéaste d'une quête intime et secrète.

"Chacun y répond comme il veut, comme il peut, ou en restant comme moi dans un trouble. On ne répondra pas au sens de nos vies avec des algorithmes, des smartphones, des promesses économiques ou des illusions politiques. J'ai voulu que le voyage de mon personnage se termine dans le désert, un désert des origines, dans le dénuement et la modestie. Il a voulu percer un mystère et finalement semble s'y refuser, peut-être parce qu'il a découvert la beauté de ce questionnement. La façon dont Vincent Lindon met un genou à terre pour déposer la petite icône brûlée sur les marches du monastère, comme on déposait les enfants abandonnés, est sans doute un des plus beaux gestes que j'ai filmé dans ma vie. Vincent a alors une humilité et une dignité qui me touchent, comme s'il reconnaissait l'existence d'un grand mystère, tout en en restant sur le seuil."

Programme des Court-Métrages du mois du mois, en partenariat avec Agence du court métrage :

Semaine du 7 février :

13 FIGURES DE SARAH BEAUCHESNE AU 71, RUE BLANCHE de Christophe Boutin et Véronique Aubouy. Film muet. (Durée : 4min10). Une contorsionniste, placée sur une table dans l'atelier de l'artiste Christophe Boutin, nous propose treize figures comme autant de sculptures. L'art n'est-il pas une simple déformation de la réalité ?

Semaine du 14 février :

TOTEMS de Paul Jadoul. Animation. (Durée : 9min11). Un bûcheron travaille dans la forêt quand un arbre s'écrase sur lui et l'immobilise. La détresse réveille alors l'animal caché en lui...

Semaine du 21 février :

MOONLIGHT SERENADE de Laurent Firode. Fiction. (Durée : 9min). Juliette lit dans son horoscope qu'elle va recroiser un amour de jeunesse.

Semaine du 28 février :

JE SUIS UNE BICHE de Noémie Merlant. Fiction. (Durée : 3min). Nina, alias #Ninalabiche sur snap, est une jeune fille accro aux réseaux sociaux. Pour échapper à ses angoisses et à son manque de confiance, elle s'invente une vie sur son téléphone.

Prochainement sur nos écrans :

Cinquante nuances plus claires Drame érotique de James Foley avec Dakota Johnson, Jamie Dornan, Eric Johnson... (En sortie nationale)

Cro Man Film d'animation de Nick Park avec les voix de Pierre Niney, Eddie Redmayne, Maisie Williams... (En sortie nationale - tout Public - Conseillé à partir de 5/6 ans)

Faites le mur ! Documentaire de et avec Banksy avec aussi Rhys Ifans, Thierry Guetta... (En VOST - Meilleur documentaire aux Independent Spirit Awards 2011)

Séance unique : le jeudi 8 février à 20h30, en partenariat avec La médiathèque Anjela Duval (Plougastel), dans le cadre d'un coup de projecteur sur le Street Art.

Le retour du héros Comédie de Laurent Tirard avec Jean Dujardin, Mélanie Laurent, Noémie Merlant... (en sortie nationale)

Festival Télérama Enfants
Du 21 février au 6 mars 2018

Pour plus d'information sur la programmation du cinéma Image, consultez son site internet :

www.imagecinema.org

PLOUGASTEL



vous allez vous aimer...

